

*Domination et dépossession
chez Heidegger et dans la pensée juive*

Bruxelles, 20 mars 2009



Stéphane Zagdanski

1/ Préambule sur la pensée juive :

Chaque terme à connotation « théologique » (« monde », « création », « terre », « homme », etc.) que je vais employer ici ne saurait déployer son élucidation qu'à la condition d'être retrempé dans le texte biblique dont *ce qu'il entend signaler* est issu. Autant dire que les idées, notions, ou concepts de « Dieu », « Bible », « herméneutique », « mystique », « pratique », « religion », « révélation », « Écriture », etc., n'ont pas non plus davantage de *sens*, du point de vue de la « pensée juive », qu'une pièce nô de cinq heures qui serait filmée – soit d'ores et déjà altérée – et diffusée *en accéléré* en cinq minutes!

Causa sui ou pas, « Dieu », pour la pensée juive, ça n'existe tout bonnement pas. Ce mot sur quoi tout repose quelle que soit la langue dans laquelle on le profère, n'a en effet pas plus d'équivalent dans l'hébreu de la Bible que n'importe quelle autre notion de la métaphysique occidentale.

Pourquoi ?

Parce que cette langue n'est pas un idiome, mais la proliférante tessiture d'une Pensée.

Telle est la raison pour laquelle j'emploie l'imprécise expression de *pensée juive*, ayant à l'esprit la désignation usuelle de « pensée chinoise », « pensée inuit » ou « pensée dogon », désirant faire sentir que c'est l'autonome entièreté d'un univers langagier, coutumier, spirituel, rituel et intellectuel qui s'y réfugie.

L'immense travail accompli par Heidegger de réélaboration de la pensée grecque à son aurore *quasiment mot par mot* (*phusis, logos, aléthéia, moira, ousia, idéa, énergeia, upokeiménon...*), il n'est même pas juste de dire qu'il pourrait être suivi en exemple concernant la pensée juive. Celle-ci, pensant et se pensant en hébreu – c'est-à-dire en une référence indéfiniment ouverte au texte *hébraïque* original de la Bible –, n'a besoin d'aucune investigation extérieure à elle-même. Elle est par excellence cette « écriture centripète » que Joyce évoquait dans son *Carnet de Pola*. L'étrange mystique herméneutique d'où le

judaïsme jaillit – ayant en commun avec « l'autre pensée » invoquée par Heidegger¹ de n'être « ni métaphysique, ni science »² –, se caractérise en ce qu'elle fut aussi massivement occultée en Occident que ses praticiens (les Juifs) étaient concrètement abhorrés, diffamés et persécutés. Qu'il suffise de songer à la perversion du mot « cabale » en français, médisance propre à notre langue (*cábala*, par exemple, désigne dans l'Espagne contemporaine un ouvrage de jeux de lettres et mots croisés !), comme la calomnie qui entache les mots « pharisaïsme » ou « sabbat »... Méditer sur la pensée juive exige de ne pas négliger (à condition de la penser également) l'extravagante agressivité à laquelle ont été physiquement et moralement confrontés les Juifs depuis tant de siècles ; cette haine colossale n'est pas une annexe sans rapport avec ce que pense la pensée juive; cette rage inassouvable – que le mot « antisémitisme » ne recouvre qu'en partie – procède d'une pulsion historique liée au nihilisme dès son aurore.

D'autre part, on ne saurait accéder à l'immense édifice exégétique du judaïsme sans une pratique précise de son Texte fondateur, laquelle présuppose une connaissance intime de sa version originale. Lire – donc penser – la Bible autrement qu'en hébreu, ce n'est pas seulement parcourir une version essoufflée, amoindrie, délabrée de l'Écriture originale, c'est envisager un texte *métaphysiquement falsifié* en comparaison de celui dont il est crucialement question pour le judaïsme, qui lui doit la vie.

« Toute traduction est déjà une interprétation », explique Heidegger dans *Qu'appelle-t-on penser ?* Or « toute interprétation doit à l'avance avoir pénétré ce qui est dit et les choses qui, ainsi dites, accèdent au langage. »

Qu'est-ce qui accède au langage dans l'hébreu biblique ? Voilà ce qu'aucune traduction de la Bible n'a jamais été en mesure de transmettre, et voilà pourquoi aucune n'a jamais été assez satisfaisante pour qu'il lui soit

¹ « La métaphysique, dans la situation terminale de son histoire, reste peut-être telle que l'autre pensée ne peut absolument pas apparaître – et pourtant *est*. » *Protocole d'un séminaire sur la conférence « Temps et Être »*

² *La fin de la philosophie et la tâche de la pensée*

définitivement et irréversiblement rendu hommage.

L'hébreu biblique et sa déconcertante « grammaire » n'a, malgré les apparences, que très peu en commun avec l'idiome moderne qui sert à vivre et communiquer en Israël.

Tous les linguistes s'accordent à dire qu'il s'agit d'une des langues les plus simples et aisées à apprendre qui soient. Pourtant, les grammairiens sont forcés de reconnaître que l'hébreu biblique est une langue extravagante, les exceptions à ses propres règles si abondantes qu'elles découragent tout effort de systématisation logique, un peu comme Melville proclame qu'essayer de dresser une science des baleines revient à vouloir classier les « parties constituantes d'un chaos »...

Fixé, édicté, clarifié par la tradition massorétique du VI^{ème} au X^{ème} siècle, le texte de la Bible n'en a pas moins préservé au cœur de sa « grammaire » *l'énigme antérieure de son propre palimpseste*, au temps où aucune lettre ni aucun mot n'était dissocié, formant un tapis roulant et volant linéaire constitué d'un seul et immense mot de plus d'un million de signes, « mot » dont la Cabale a spiritualisé le mystère en y entendant l'inaudible et improférable « nom » de Dieu!

L'erreur célèbre attribuant des « cornes » à Moïse, communément transmise depuis saint Jérôme jusqu'à Balzac (dans *Melmoth réconcilié*) en passant par Michel-Ange, n'est pas seulement due à une compréhension grotesquement fautive du verbe *qaran*³. « Ma propre conscience » déclarait le saint patron des traducteurs, « me rend le témoignage que je n'ai rien changé dans ma version de tout ce qui est contenu dans la vérité du texte hébreu. »⁴ À l'évidence, Jérôme de Stridion restait persuadé que quelque chose de diaboliquement cornu accablait le premier des prophètes juifs. Son parti-pris de désinfecter le Texte original en l'immergeant dans la langue officielle de l'*Ecclesia* a pour fondement son

³ Exode XXXIV, 29 : « Il ne savait pas que la peau de son visage rayonnait (*qaran*) », rendu par la Vulgate en : « ignorabat quod *cornuta* esset facies sua »

⁴ Sur tous les livres de l'Ancien Testament.

animosité délirante – partagée par l'ensemble des pères de l'Église – à l'encontre des Juifs, « toujours perfides et incrédules »⁵, qu'il « faut haïr », proclamait-il encore, car « ils insultent Jésus-Christ dans leurs synagogues »⁶.

Inutile de préciser que, dans les synagogues, on a depuis des siècles bien autre chose à faire qu'à insulter qui que ce soit, et particulièrement le Christ, lequel, du point de vue du judaïsme, est, au sens le plus neutre et littéral de l'expression, *nul et non venu*. Ainsi les quelques rarissimes passages où Jésus était ridiculisé et associé à un sorcier dans le Talmud ont été supprimés, sous la pression comminatoire de la censure ecclésiastique, dès les premières éditions imprimées du Talmud qui s'en est parfaitement passé, pour la raison que la pensée juive n'a jamais eu besoin pour s'élaborer de se confronter à ce qui, aussi bien historiquement qu'historiquement, lui est étranger et postérieur, à savoir l'Église. La réciproque n'est évidemment pas vraie. L'Église n'a pu s'instituer qu'en se constituant *contre* la Synagogue (aux deux sens du mot *contre* : car sans cette muraille de soutènement qu'Israël représente pour la théologie chrétienne, celle-ci perd toute sa substance), raison pour laquelle les fragments blasphématoires du Talmud ont surtout fasciné des pamphlétaires chrétiens ou des juifs convertis, devenus « enragés de leur propre médiocrité » (Heidegger)⁷.

L'« insulte », en l'occurrence, est proféré contre les Juifs dans l'Évangile, aux versets 43 et 44 du chapitre VIII de *Jean*, où leur satanisme est précisément lié à un défaut idiomatique qui les voue rédhitivement à la tromperie, *ψευδος* : « Pourquoi ne comprenez-vous pas mon langage (*λαλια*, en grec, qui désigne le dialecte, distinct de la « parole », rendue par *λογος* au verset suivant) ? Parce que vous ne pouvez écouter ma parole. Vous avez pour père le diable, et vous voulez accomplir les désirs de votre père. Il a été meurtrier dès le commencement, et il ne se tient pas dans la vérité, parce qu'il n'y a pas de vérité en lui. Lorsqu'il profère le mensonge, il parle de son propre fonds; car il est

⁵ *Traité sur les Juifs*

⁶ Cité par Bernard Lazare dans *L'antisémitisme, son histoire et ses causes*.

⁷ *La dévastation et l'attente*

menteur et le père du mensonge. »

« Ils ne reçoivent pas sa parole », commente saint Jérôme, parce qu'ils ne le peuvent pas. Ils ont fermé leurs oreilles à la Parole de Dieu. Celle-ci en retour les identifie comme le diable... »⁸ Il s'agit ainsi pour le saint traducteur de nouer la bonne entente d'un langage à celle de l'*aléthéia*, au double sens métaphysique d'adéquation et d'exactitude. Les propres déficiences linguistiques de Jérôme, qui s'initia longuement et péniblement à l'hébreu auprès de rabbins qu'il abhorrait, n'entrent à ses propres yeux nullement en considération. « Il voit que l'hébreu qu'il veut saisir lui échappe à chaque instant », explique Fabre d'Olivet⁹ ; « que les Juifs qu'il consulte flottent dans la plus grande incertitude ; qu'ils ne s'accordent point sur le sens des mots, qu'ils n'ont aucun principe fixe, aucune grammaire ; que le seul lexique enfin dont il puisse se servir est cette même version hellénistique, qu'il a prétendu corriger. »

Loin de s'en plaindre, la pensée juive puise dans cette ondulation substantielle de l'hébreu le principe même qui instaure son commentaire infiniment ondoyant. « La vie de la langue réelle réside dans la pluralité signifiante », écrit Heidegger¹⁰. « La conversion du mot vivant, fluctuant, en la fixité d'une série de signes établis chacun de façon univoque, mécanique, entraînerait la mort d'une langue et partant l'engourdissement et l'aridité désolante de l'existence. »

De cette texture hors-pair qu'est le *Tanakh*¹¹ émane une langue puissamment vivante – où la lettre vivifie l'esprit –, qui permet en retour d'aborder, c'est-à-dire de *penser* le Texte qui se révèle ainsi, littéralement et dans tous les sens, le fondement de sa propre glose.

Interrogeant le Texte mot à mot et en sondant la trame lettre à lettre, la pensée juive s'est élaborée en une spirale perpétuelle qui désamorçait la linéarité

⁸ Commentaire de saint Jérôme sur *Jean* 8, 44

⁹ Antoine Fabre d'Olivet, *Dissertation introductive de la Langue hébraïque restituée*.

¹⁰ « La Volonté de puissance en tant qu'art », *Nietzsche I*

¹¹ Acrostiche pour « *Torah, Neviim, Khetouvim* », soit Pentateuque, Prophètes et Hagiographes.

du langage et interdit la consommation des mots dans leur consommation communicante. « Un vocable saint », explique le Zohar, « n'est pas échangeable dans une traduction ».

Cela reste valable de chaque mot de la Bible dont l'entièreté manifeste le nom mystique de Dieu. « Car Mes pensées ne sont pas vos pensées, ni vos routes, Mes routes, harangue de IHVH »¹²...

Ou, pour le dire comme Maître Eckhart : « Que Dieu s'appelle Dieu, il le tient des créatures. »¹³

¹² *Isaïe LV, 6*

¹³ *Du royaume de Dieu.*

2/ *Création et domination*

De quoi parle Heidegger lorsque, dans la conférence de 1953 intitulée *Qui est le Zarathoustra de Nietzsche ?*, il évoque « la parole d'un ancien Testament »¹⁴ ?

De la domination sans retenue de la planète par l'homme qui en serait, sinon *par essence*, du moins en métamorphosant cette essence en celle du « surhomme », l'unique « maître et possesseur ».

Dès *Être et Temps*, Heidegger a montré que la conception cartésienne de l'étant comme *extensio* ne peut se représenter le monde, ni formuler d'autre accès à celui-ci que la connaissance physico-mathématique, l'*intellectio*. « L'avantage de la connaissance mathématique est qu'elle s'empare de l'étant de telle façon qu'elle peut être sûre et certaine d'avoir continuellement en sa possession l'être de l'étant dont elle se saisit. Ce qui par son genre d'être est tel qu'il satisfait à l'être auquel la connaissance mathématique donne accès, *est* au sens propre du mot. »¹⁵

Pourtant, si l'on porte attention en hébreu au mot-à-mot du verset concerné, on s'aperçoit que l'homme est placé dans une tout autre disposition à l'égard du monde que celle où Descartes l'imagine dans la sixième partie du *Discours de la Méthode*¹⁶, usant et employant *en vue de sa propre santé*¹⁷ les éléments naturels avec la mesure et le savoir-faire de l'artisan qui modèle ses matériaux pour les destiner « à tous les usages auxquels ils sont propres ».

¹⁴ « La question est la suivante: l'homme en tant qu'homme, dans son être tel qu'il s'est révélé jusqu'ici, est-il préparé à assumer la domination de la terre ? Sinon, comment le transformer, pour qu'il puisse "se soumettre" la terre et ainsi accomplir la parole d'un ancien Testament ? » *Essais et conférences*

¹⁵ *Être et Temps*

¹⁶ *Discours de la Méthode*, Sixième partie, « Choses requises pour aller plus avant en la recherche de la nature »

¹⁷ Après la célèbre expression : « nous rendre comme maîtres et possesseurs de la nature », Descartes ajoute aussitôt : « Ce qui n'est pas seulement à désirer pour l'invention d'une infinité d'artifices qui feraient qu'on jouirait sans aucune peine des fruits de la terre et de toutes les commodités qui s'y trouvent, mais principalement aussi pour la conservation de la santé, laquelle est sans doute le premier bien et le fondement de tous les autres biens de cette vie »

Avec une ingénuité confinant à la rouerie, Jean Beaufret, entendant dénoncer « l'exaltation judéo-chrétienne de l'étant en seigneurie divine », posa candidement la fausse question : « Le créateur du Ciel et de la Terre n'a-t-il pas dit à sa créature humaine, lui désignant la terre: *Subjicite eam* ? »¹⁸ Eh bien non, le « Créateur du Ciel et de la Terre » n'a pu dire une telle chose pour la simple raison qu'il ne s'est jamais exprimé aussi *vulgairement* en latin.

Que dit le Texte ?

« Dieu les bénit et leur dit “Croissez et multipliez! Remplissez la terre et soumettez-la (*vekhivechouah*) ! Commandez (*ouredou*) וְרַדְוּ וְכַבְּשׁוּ aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel, à tous les animaux qui se meuvent sur la terre !” »¹⁹

Deux termes se distinguent d'emblée par leur étrange vigueur, traduits ici par « soumettre », *kavash*, et « commander », *radah*. Ils sont bien plus virulents dans leurs acceptions originelles : *kavash* signifie « vaincre », « forcer », « asservir », « violer », « fouler aux pieds », tandis que *radah* signifie « dominer », « triompher », « râcler », « dévorer », « piétiner », « subjuguier »... Dès la Création, bien antérieurement au péché et à la malédiction originels, ces deux mots font entendre comme l'ascendant exercé par l'humain sur la terre, la mer, le ciel et leurs faunes relève d'une brutale agression et d'un suprême asservissement !

Rappelons-nous qu'un verset ne désigne pas nécessairement un état de fait ni ne décrit une essence immuable, mais prononce toujours un enseignement à méditer en tant qu'il est *fragwürdig*, dirait Heidegger, « digne de question », c'est-à-dire de pensée.

Le verbe *radah*, synonyme proche de *kavash*, est fréquemment employé dans la Bible sous un aspect malheureux et négatif (« Vous les avez dominées (*reditèm*) avec violence et avec dureté » clame Ézéchiel²⁰), de sorte que, dans le

¹⁸ « Sur la philosophie chrétienne », *Dialogue avec Heidegger IV*.

¹⁹ *Genèse* 1, 28, traduction de Zadoc Kahn

²⁰ *Ézéchiel* 34, 4

*Lévitique*²¹, il surgit avec son interdiction : « Ne le domine point (*lo tiredeh*) avec dureté, et crains ton Dieu. » Quant au mot *kavash*, lui est souvent associée l'idée de l'esclavage, rendue par la racine *avad* qui correspond littéralement à « travailler » – le travail ne rend nullement libre dans le judaïsme – ; ainsi chez le prophète Néhémie où le verbe *kavash* revient deux fois dans le même verset : « Nous soumettons (*koveshim*) à la servitude (*leavadim*) nos fils et nos filles, et plusieurs de nos filles y sont déjà réduites (*nikhebashot*) »²².

L'idyllique description que Hegel fait, dans la *Phénoménologie de l'esprit*, de l'homme dont « tout est pour son plaisir et sa délectation, et tel d'abord qu'il est sorti de la main de Dieu il se promène dans le monde comme dans un jardin planté pour lui », cela vaut probablement pour l'*Aufklärung* mais pas pour la Bible où, entre l'homme et l'animal, entre l'homme et la nature en général, aucune harmonie préétablie ne règne, aucune domestication ne va de soi.

La nature relève dans la Bible du même droit et des mêmes lois que celle du travail, *la première et la plus essentielle étant l'obligation du repos*.

C'est ainsi précisément à partir de cette conception pessimiste d'une dilection en l'homme pour la dévoration²³, afin de contrecarrer cette guerre déclarée à la terre entière, de juguler la mainmise absolue sur l'étant, que le judaïsme a élaboré les notions essentielles de « repos (*shabbath*) de la terre » et celle, proprement révolutionnaire, du « jubilé » – radicalement contraire au fondement capitaliste de l'appropriation tel que le droit de propriété le manifeste –, deux coutumes essentielles fondées sur quelques versets du *Lévitique*²⁴ : « Quand vous serez entrés dans le pays que je vous donne, la terre se reposera (*veshavetah*, verbe de même racine que *shabbat*) : ce sera un sabbat en l'honneur de l'Éternel » Plus concise, la version originale énonce : « la terre se

²¹ *Lévitique* 25, 43

²² *Néhémie* 5, 5

²³ C'est le sens de *radah* en *Lamentations* 1, 13 : « Des hauteurs il a lancé dans mes membres un feu qui les ravage (*vayiredénah*) ... »

²⁴ *Lévitique* XXV, 2 et XXV, 8.

reposera, repos (*shabbat*) pour l'Éternel »²⁵.

Ce serait pourtant mal connaître l'ondulation hélicoïdale du Texte que d'imaginer l'obligation de repos de la terre *seulement* comme une conséquence de sa violation intrinsèque par l'homme. La Torah ignore le temps, au sens où, pour reprendre la foudroyante formule de Heidegger dans *La parole d'Anaximandre*²⁶, « tout se déploie ensemble », le présent et l'absence. Les versets de la Bible sont conçus par la pensée juive comme se supposant et se superposant tous en permanence, « l'un comporte l'autre, l'un laisse partir l'autre » (Heidegger), de sorte que le repos de la terre – associé substantiellement dans le *Lévitique* au suprêmement présent-absent qu'est le Tétragramme²⁷ –, est déjà, *en retrait*, prégnant dans le mot à mot de la dévastation même :

Le verbe *kavash*, en effet, qui désigne la soumission dans le premier chapitre de la *Genèse*, laisse résonner en sa racine, à côté de la coercition, de la conquête, de la prise de possession..., *la douceur et la modération*, le fait de se réfréner, de fouler la terre mais aussi, et tout autant, de refouler, voire même, par une sorte de dégradé nuancé de la pleine acception du verbe, d'enfouir, de *dissimuler*. Tel est le sens qu'il prend chez le prophète Michée²⁸ : « Oui, tu nous reprendras en pitié, *tu étoufferas* (*yikhboch* – de racine *kavash* – traduit par Zadoc Kahn ; Louis Segond donne « Tu mettras sous tes pieds »...) nos iniquités, tu plongeras tous nos péchés dans les profondeurs de la mer... » Lorsque Moïse, répondant à l'appel du Seigneur depuis le Buisson ardent, et, l'entendant décliner son identité, *cache* brusquement son visage de peur de mourir, l'expression (*vayaster*, il se couvrit) est rendue dans le Targoum par le verbe araméen de même origine que *kavash*, *kaveshin*...

²⁵ Le texte poursuit : « Pendant six années tu ensemenceras ton champ, pendant six années tu tailleras ta vigne; et tu en recueilleras le produit. Mais la septième année sera un sabbat, un temps de repos pour la terre, un sabbat en l'honneur de l'Éternel: tu n'ensemenceras point ton champ, et tu ne tailleras point ta vigne. »

²⁶ *Chemins qui ne mènent nulle part*

²⁷ Aucune « *eternitas* » ontothéologique dans le Tétragramme, que les traductions rendent par « l'Éternel » faute de mieux...

²⁸ *Michée* 7, 19

Et le même mot, *kavash*, vocalisé différemment (*kévès*), désigne encore l'agneau (la plus soumise des bêtes), et le four (*kivchan*), soit ce qui renferme et cèle son contenu. Fût-il le flamboiement en soi : « La montagne de Sinäi était tout en fumée, parce que l'Éternel y était descendu dans le feu ; cette fumée s'élevait comme la fumée d'une *fournaise* (*khivchan*), et toute la montagne tremblait avec violence. »²⁹

À considérer l'abîme qui sépare l'interprétation vulgaire de la « soumission » de la terre – à laquelle Heidegger, ignorant l'hébreu, n'a d'autre choix que de se conformer – et le sens luxuriant que la pensée juive puise dans le Texte, on conçoit comme la Bible, en Occident, attend toujours d'être lue.

²⁹ Exode XIX, 18

3/ Dépossession

Tenant compte des violents rapports de base entre l'homme et le monde, le chapitre 25 du *Lévitique* – où est édicté le *shabbat* du sol –, intime à l'homme, au nom du Verbe (« *shabath* pour YHVH »), une émancipation régulée de cette travailleuse forcée qu'est la terre nourricière. C'est la loi dite de la *shemithah*, correspondant à une année sabbatique de repos tous les six ans d'exploitation, où le produit naturel de la terre en jachère est librement et indifféremment livré au tout-venant³⁰.

À la *shemithah*, règle nodale du judaïsme, se rattachent plusieurs ordonnances agricoles essentielles, comme la loi de la *léqeth*, interdisant de récupérer l'épi tombé à terre durant la moisson, afin d'en abandonner la glanure (*laqath* signifie ramasser, recueillir, glaner) aux pauvres³¹ ; pareillement, la *chikeh'ah* (du verbe *chakha'h*, « oublier »)³², désignant tout ce qui a été omis durant la récolte et le transport, ce qui est resté au champ, et qu'il est interdit de récupérer afin qu'il soit réservé aux indigents et aux étrangers. Plusieurs de ces lois donnent d'ailleurs leurs noms en titres à quelques traités du Talmud de Babylone, dont le premier Ordre, *Zeraïm*, « Semences », est précisément consacré aux rapports entre l'humain et la terre : le traité *Péah*, « coin », est relatif à la règle énoncée dans le chapitre XIX du *Lévitique*³³, selon laquelle on

³⁰ « Pendant six années, tu ensemenceras la terre, et tu en recueilleras le produit. Mais la septième, tu lui donneras du relâche et tu la laisseras en repos; les pauvres de ton peuple en jouiront, et les bêtes des champs mangeront ce qui restera. Tu feras de même pour ta vigne et pour tes oliviers. » *Exode* XXIII, 10-11

³¹ *Lévitique* XIX, 10

³² *Deutéronome* XXIV, 19-21 : « Quand tu moissonneras ton champ, et que tu auras oublié une gerbe dans le champ, tu ne retourneras point la prendre: elle sera pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve, afin que l'Éternel, ton Dieu, te bénisse dans tout le travail de tes mains. Quand tu secoueras tes oliviers, tu ne cueilleras point ensuite les fruits restés aux branches: ils seront pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve. Quand tu vendangeras ta vigne, tu ne cueilleras point ensuite les grappes qui y seront restées: elles seront pour l'étranger, pour l'orphelin et pour la veuve. »

³³ *Lévitique* XIX, 9-10 : « Quand vous ferez la moisson dans votre pays, tu laisseras un coin de ton champ sans le moissonner, et tu ne ramasseras pas ce qui reste à glaner. Tu ne cueilleras pas non plus les grappes restées dans ta vigne, et tu ne ramasseras pas les grains qui en seront tombés. Tu abandonneras cela au pauvre et à l'étranger. Je suis l'Éternel, votre Dieu. »

ne doit pas moissonner les épis en un angle de son champ afin de laisser les pauvres les cueillir librement ; le traité *Chevi'ith*, « Septième », concerne l'année sabbatique ; le traité *Bikourim*, « Prémices », est consacré à l'obligation de prélever une première partie de sa récolte pour l'apporter au prêtre, en remémoration de la destinée nomade, asservie et exilée d'Israël³⁴ ; et à cette loi, édictée dans le chapitre 26 du *Deutéronome*, est également associée celle de la dîme due au prêtre, à la veuve, à l'étranger et à l'orphelin³⁵...

La propriété accapare l'étant ; elle spolie la Parole qui plane sur le Monde qu'elle a créé comme, dans la *Genèse*, l'esprit de Dieu voltige au dessus des eaux. L'appropriation voit par conséquent son avare volonté de puissance bridée par le Verbe ; la loi du « coin » brise la circonvenue de l'espace agricole, interdisant que l'entièreté d'un champ ne soit égoïstement exploitée et rentabilisée. Ce n'est pas par hasard que le mot *péah*, « coin », « flanc », « angle », partage l'étymologie de la « bouche », *péh*, qui désigne aussi le « tranchant » d'une épée. **Percé par la Parole, déclôturé par l'insufflation de la Loi, l'espace juif reste offert à l'embouchure, le cadastre cède le pas au passage.**

Heidegger, dans son commentaire du fragment d'*Andenken*, distingue la richesse de la possession ; la richesse n'est pas l'effet de la possession, mais au contraire ce qui la fonde, et cela non pas grâce à l'accumulation, mais en tant que la richesse participe de la superfluité, au sens étymologique, rappelle Heidegger, de ce qui coule par-dessus. « La richesse est le superflu, l'avance, qui promet la possession de l'être propre à mesure qu'elle ouvre le chemin de son appropriation et pousse inépuisablement devant elle la sève qui rend mûr pour être soi-même. Mais ce superflu n'est pas la quantité énorme qui reste toujours en surplus sur la table de celui qui déjà est rassasié. Le vrai superflu est le flux qui coule "par-dessus", par-dessus lui-même et ainsi se surpasse. En se

³⁴ Cf. *Deutéronome* XXVI

³⁵ *Deutéronome* XXVI, 12

surpassant, le superflu reflue vers lui-même et reconnaît qu'il ne se suffit pas puisqu'il est ainsi constamment surpassé. »³⁶

« Jette l'or dans la poussière » énonce Éliphez à Job³⁷, « l'or d'Ophir parmi les cailloux des torrents; et le Tout-Puissant sera ton or, ton argent, ta richesse. »

Le mot *shemithah*, qu'on peut traduire par « relâche », « délaissement », « renonciation », vient de la racine *shamath*, qui évoque le fait d'abandonner, de lâcher prise, de « déguerpir » au sens premier, transitif, celui de jeter (« guerpir »), d'abandonner un bien pour se soustraire à la charge que constitue sa possession, comme lorsqu'on « déguerpit un héritage ». Il apparaît dès le verset 11 du chapitre XXIII de l'*Exode*, où le repos de la terre est lié à la charité due aux indigents, puisque ce que la terre produira de soi cette septième année leur est destiné.

La *shemithah* concerne tout ce qui relève de la propriété en le marquant au coin de la dépossession : la culture de la terre, la remise des dettes, la libération des esclaves³⁸ : « ouvre l'ouvrir de ta main » scande le texte³⁹.

כִּי-פֶתַח הַיָּד תִּפְתַּח אֶת-יָדְךָ

L'ouvrir de la main, le lâcher prise, est un signe suprême de gratuité profuse et de bénédiction. « Tu ouvres ta main », énonce un psaume⁴⁰, « et tu assouvis tout vivant à souhait ».

Job l'a énoncé dans une formule fameuse, qui associe la dépossession à la terre et à la mort, comme (on va le voir) dans le psaume 141 : « Je suis sorti nu du sein de ma mère, et nu je retournerai dans le sein de la terre. L'Éternel a donné, et l'Éternel a ôté ; que le nom de l'Éternel soit béni. »⁴¹

Le verbe *natan*, « donner », a également le sens d'assigner, de fixer, d'établir – comme en *Ezéchiel* 37, 26 : « Je traiterai avec eux une alliance de

³⁶ *Approche de Hölderlin*

³⁷ *Job* XXII, 24

³⁸ Cf. *Deutéronome* 15

³⁹ *Deutéronome* 15, 8 et 15, 11

⁴⁰ *Psaumes* 145, 16

⁴¹ *Job* 1, 26

paix, et il y aura une alliance éternelle avec eux ; je les établirai (*netatim*), je les multiplierai, et j'établirai (*natati*) mon sanctuaire au milieu d'eux pour toujours » – ; tandis que le verbe *laqah'*, « ôter », « prendre », désigne aussi l'enseignement, le savoir, et la perspicacité (comme « saisir » en français), comme dans les *Proverbes* où le jeu entre « donner » (*natan*) et « prendre »/« sagesse » (*léqah'*) fonctionne pleinement : « Donne (*tèn*) au sage, et il s'assagira encore ; instruis le juste et il augmentera sa sagesse (*léqah'*). »⁴²

תֵּן לְחָכְמָה, וְיִחְכְּמוּ-עוֹד; הוֹדַע לְצַדִּיק, וְיִזְקֶה לְקַח

Le sens de *shamath*, d'où est tiré *shemitah* n'est pas exclusivement celui d'une libération, ni d'une émancipation, car cette dernière relève encore du bon-vouloir du propriétaire, mais bien celui d'une déréliction, d'une chute, d'un glissement, d'une précipitation vers le bas, comme dans le *Psaume* 141 : « Que leurs juges soient précipités (*nichmethou*) le long des rochers... »⁴³ Très significativement, dans le verset qui suit, le labourage est associé à la mort : « Comme la terre se laboure et se fend, nos ossements se dispersent au bord du Shéol. »⁴⁴ À nouveau, les mots rendus ici par « labourer » et « fendre » sont d'une grande violence, comme les verbes « soumettre » et « dominer » de la *Genèse* : *palah'*, « labourer », signifie couper en morceaux, percer, et *laisser échapper*, comme en *Job*⁴⁵ où le mot est associé à la mise bas des biches : « elles laissent échapper (*téfalah'nah*) leurs petits ». Quant à *baqa*, « fendre », il exprime l'éclatement, la brèche, la fission et la scission, la déchirure et la conquête. C'est encore le mot qui est associé à la traversée de la mer rouge, fendue en deux par le bâton de Moïse, et c'est le mot qui apparaît dans le merveilleux chapitre XXVIII de *Job* (« Dans les rochers, il fend des canaux... » verset 10), où l'origine d'où s'extirpe la splendeur profuse de l'étant (« Oui, il y a pour l'argent une extirpation, pour l'or un lieu où il se raffine. Le fer est pris

⁴² *Proverbes* 9, 9

⁴³ *Psaumes* 141, 6

⁴⁴ *Psaumes* 141, 7

⁴⁵ *Job* XXXIX, 3

de la poussière, et de la pierre se fond le bronze. » versets 1 et 2) est dissociée de la route et du lieu où se cèlent la sagesse et l'intelligence, qui n'est pas la rationalité du calcul, la juste évaluation du quantifiable, l'appréhension rapace du fonds de la nature, mais le fait de craindre Dieu et de s'écarter du mal.

Il suffirait de lire à voix haute l'intégralité du chapitre 28 de *Job* – ici dans l'honnête traduction de Louis Segond –, pour percevoir comme la terre, soumise à l'homme par décret divin, ne lui est pas pour autant léguée en hoirie saccageuse :

« Il y a pour l'argent une mine d'où on le fait sortir, et pour l'or un lieu d'où on l'extrait pour l'affiner ; le fer se tire de la poussière, et la pierre se fond pour produire l'airain. L'homme fait cesser les ténèbres ; il explore, jusque dans les endroits les plus profonds, les pierres cachées dans l'obscurité et dans l'ombre de la mort. Il creuse un puits loin des lieux habités ; ses pieds ne lui sont plus en aide, et il est suspendu, balancé, loin des humains. La terre, d'où sort le pain, est bouleversée dans ses entrailles comme par le feu. Ses pierres contiennent du saphir, et l'on y trouve de la poudre d'or. L'oiseau de proie n'en connaît pas le sentier, l'œil du vautour ne l'a point aperçu ; les plus fiers animaux ne l'ont point foulé, le lion n'y a jamais passé. **L'homme porte sa main sur le roc, il renverse les montagnes depuis la racine; il ouvre des tranchées dans les rochers, et son œil contemple tout ce qu'il y a de précieux ; il arrête l'écoulement des eaux, et il produit à la lumière ce qui est caché.**

Mais la sagesse, où se trouve-t-elle ? Où est la demeure de l'intelligence ? L'homme n'en connaît point le prix ; elle ne se trouve pas dans la terre des vivants. L'abîme dit : elle n'est point en moi ; et la mer dit : elle n'est point avec moi. Elle ne se donne pas contre de l'or pur, elle ne s'achète pas au poids de l'argent ; elle ne se pèse pas contre l'or d'Ophir, ni contre le précieux onyx, ni contre le saphir ; elle ne peut se comparer à l'or ni au verre, elle ne peut s'échanger pour un vase d'or fin. Le corail et le cristal ne sont rien auprès d'elle : la sagesse vaut plus que les perles. La topaze d'Éthiopie n'est point son égale, et l'or pur n'entre pas en balance avec elle. D'où vient donc la sagesse ? Où est la demeure de l'intelligence ?

Elle est cachée aux yeux de tout vivant, elle est cachée aux oiseaux du ciel. **Le gouffre et la mort disent : nous en avons entendu parler. C'est Dieu qui en sait le chemin, c'est lui qui en connaît la demeure ;** car il voit jusqu'aux extrémités de la terre, il aperçoit tout sous les cieux. Quand il régla le poids du vent, et qu'il fixa la mesure des eaux, quand il donna des lois à la pluie, et qu'il traça la route de l'éclair et du tonnerre, alors il vit la sagesse et la manifesta, il en posa les fondements et la mit à l'épreuve.

Puis il dit à l'homme : voici, la crainte du Seigneur, c'est la sagesse ; s'éloigner du mal, c'est l'intelligence. »

La pensée juive n'admet aucune possession perpétuelle, nulle acquisition ferme et définitive, lopin de terre ou vie humaine, sur laquelle l'homme puisse asseoir et fixer son existence et se croire ainsi le « despote et le pilote du disponible »⁴⁶. L'appropriation est modulée dans la Bible par une éthique de l'émancipation si réellement subversive qu'elle n'est appliquée nulle part, pas même dans l'Israël contemporain où, comme partout ailleurs, l'Arraïsonnement de la Technique donne le la à l'être-le-là.

À la *shemita* s'adjoint ainsi, toujours dans le chapitre 25 du *Lévitique*, la règle du jubilé, *yovel*, soit la plus subversive loi jamais imaginée contre la propriété, qui commande tous les quarante-neuf ans (sept cycles de sept années), la biffure de tous les actes d'appropriation, concession d'une terre ou asservissement d'un homme, et l'obligation de restituer ses biens ou sa liberté à qui en a été dépossédé.

La jubilation du jubilé n'est pas étrangère au souffle du Verbe, puisque *yovel* désigne en hébreu la corne de bélier, et par extension la trompette, cette corne servant aussi de cor. Le mot *yaval* signifie « passer », « échapper », « porter », « mener ». Jabal, dans la *Genèse*⁴⁷, dont le nom vient du même verbe, est désigné comme le père des pasteurs nomades, soit de ceux qui ne possèdent que leur passage. D'ailleurs une autre signification de *yovel*, rattachée à la même racine, se trouve en hapax chez le prophète Jérémie où il désigne le courant de l'eau⁴⁸.

« La richesse », commente Heidegger, « est essentiellement source, la seule source à laquelle le Propre puisse devenir propriété » ; et la source se dissimule dans le Fleuve issu de la profusion de son laisser-aller. « Le fleuve “est” la source, si bien que c'est la source elle-même qui, après s'être jetée dans

⁴⁶ Heidegger, *Introduction à la métaphysique*

⁴⁷ *Genèse* 4, 20

⁴⁸ *Jérémie* 17, 8 : « Il est comme un arbre planté près des eaux, et qui étend ses racines vers le courant (*yoval*). »

la mer, se cache en elle. »⁴⁹

La pensée juive fait de l'homme l'hôte de la Parole, l'obligé du Verbe. Son devoir consiste à laisser *passer* par lui l'intrigant abîme de la pensée qui questionne, ce que Kafka appelle, dans son *Journal*, la « mélodie talmudique des questions, des conjurations et des explications précises : l'air passe dans un tuyau qu'il emporte avec lui; en revanche, du fond de lointains et infimes débuts, une grande vis, fière dans l'ensemble, humble dans ses spirales, tourne à la rencontre de l'interrogé ». ⁵⁰

Plus l'homme s'acharne à thésauriser la plénitude du Dire, plus cruellement la langue lui fera défaut. La « parole », *davar*, résonne en écho étymologique avec le désert (*midbar*), où la substance du non-argent, la manne – dont le nom provient du questionnement qu'elle suscite (*man hou ?* « Qu'est-ce que cela ? » demandent les Israélites en la voyant pour la première fois) –, s'offre à profusion sans le moindre effort pour la récolter, et se corrompt et devient impropre à la consommation sitôt qu'on tente de l'accumuler.

La propriété est, sinon un vol, du moins un leurre puisque tout appartient à Dieu : « Nulle terre ne sera aliénée irrévocablement », énonce la suite du chapitre 25 du *Lévitique*, car la terre est à moi, car vous êtes des étrangers domiciliés chez moi. » ⁵¹ Une propension à la dépossession régit tout héritage dans la Bible, y compris celui de la terre entière offert à Adam dans la *Genèse*. Tout message délivré dans le Texte reste consubstantiel à la Parole, il lui appartient, de sorte que rien de ce qui est issu du Verbe ne peut manquer d'y retourner. Le Verbe, en nommant l'étant, l'irradie de verbalité. Certes la terre est promise, mais la promesse elle-même, en tant qu'elle émane de la Parole, *rappelle* ce qu'elle promet en permanence. Le rappel de la promesse n'est pas sa simple remémoration, la promesse laisse retourner à soi son propre dire afin que l'homme ne s'en imagine jamais le définitif propriétaire. Chez les Cabalistes,

⁴⁹ *Approche de Hölderlin*

⁵⁰ *Journal*, 5 octobre 1911

⁵¹ *Lévitique* 25, 23

l'Israël historique est accouplé à une « assemblée d'Israël céleste » que symbolisent, explique Scholem, « la liberté, la Thora et les arbres du jardin d'Éden ». Or la liberté correspond, elle, à la *shemithah*, au « jubilé céleste » « dans lequel », dit Scholem, « toute chose parvient à la liberté et retourne à sa source »⁵².

Oublieux de son insufflation par la Parole, l'homme a pour fâcheuse habitude lorsqu'il se représente le monde de se l'approprier, s'assimilant ce sur quoi il n'a nul droit. Hegel joue dans *La Phénoménologie de l'Esprit* sur le mot *Sein*, « être », qui signifie aussi « son », évoquant « cette conscience pour laquelle l'être à la signification du *Sien* »... Reprenant à son compte un autre jeu de mots hégélien sur le terme *Meinung*, « opinion », Heidegger joue dans son *Nietzsche*⁵³ entre l'entendement et la possession : « Tout notre représenter, tout notre concevoir est tel que par là, c'est quelque chose, l'étant, que nous entendons << *meinen* >>, que nous voulons dire. Or, par chaque *Meinung*, << opinion propre >>, je fais du même coup de la chose entendue, de celle que je veux dire, la mienne << *Zum Meinigen* >>. Tout *Meinen*, tout vouloir dire, qui apparemment ne semble se référer qu'à l'objet même, devient une prise de possession, une appropriation et une intégration de la chose entendue, par le moi humain. »

Si la Bible prescrit à l'homme de dominer le sol par son travail, c'est précisément parce tout lui échappe en permanence ; la terre, comme la Mer rouge, ne s'ouvre qu'au passage ; il ne possède rien définitivement, la richesse lui glisse incessamment entre les mains. Si à la *shemithah* sont associées toutes les lois concernant la remise des dettes, la libération des esclaves, la charité due aux pauvres et la compassion aux bêtes, cela provient de ce que ce laisser-aller essentiel, l'ouvrir de la main qu'impose la *shemithah*, est d'abord une ouverture à l'écoute de la parole, une passation de son passage par le biais de la pensée

⁵² *La Kabbale*

⁵³ *Nietzsche I*, « L'éternel Retour du Même »

herméneutique et de sa transmission à travers le temps.

Le mot *shamat* apparaît ainsi dans un épisode significatif du livre de *Samuel*⁵⁴, pendant une des batailles de David contre les Philistins, lorsque Ouza, un des deux hommes conduisant les bœufs qui transportent l'Arche sainte, la touche de sa main et est aussitôt foudroyé pour cette faute. Or, si Ouza porta la main vers l'Arche sainte renfermant les Tables de la Loi – *et leurs doubles brisées* précisent les commentaires –, ce fut afin de l'empêcher de tomber, car les bœufs *glissaient* ; ce glissement, le mot *shamat* le signifie. Ouza est châtié d'avoir voulu fixer et raffermir (son nom vient de *oz*, qui signifie « force », « puissance », « triomphe », « fermeté ») ce qui n'est destiné qu'au libre swing du sens, ce que Heidegger nomme pour sa part la *Schwingung*, soit la « vibration du dire poétique »⁵⁵ recelée par « l'ampleur des oscillations dans la signification des mots »⁵⁶.

« La multiplicité du sens dans le dire ne consiste nullement dans une simple accumulation de significations, surgies au hasard. Elle repose sur un Jeu qui reste d'autant plus étroitement retenu dans une règle cachée, qu'il se déploie plus richement. Cette règle veut que la multiplicité du sens reste en balance, et c'est le balancement en tant que tel, que nous éprouvons ou reconnaissons si rarement comme tel. »⁵⁷

(Extrait d'un essai en cours)

S. Z.

⁵⁴ *II Samuel* VI, 6

⁵⁵ « Le déploiement de la parole », *Acheminement vers la parole*

⁵⁶ *Qu'appelle-t-on penser ?*

⁵⁷ *Contribution à la question de l'être (De «La ligne»)*